

TEXTE //
MARCOS AVILA FORERO

Des voyages dont sont tendus les tambours

Lorsqu'il réalise un projet, conçoit une oeuvre, effectue une résidence ou s'engage pour une cause — qu'elle soit sociale, artistique, environnementale ou humanitaire —, Marcos Avila Forero s'intéresse autant à ce qui lui permet de concrétiser au mieux son idée qu'au contexte dans lequel se déploie son action. Pour lui, l'art se vit, ici et ailleurs, comme une pratique insérée dans le flux de la vie et de la société, dont ses oeuvres rendent compte, traduisant dans un vocabulaire plastique singulier ses réflexions et sensations quant à chaque environnement choisi puis expérimenté. Il explique : " Mes oeuvres prennent des formes diverses : vidéos, installations, objets, photographies. Je choisis toujours le médium en fonction du contexte où j'évolue, employant souvent des formes non artistiques qui peuvent alors relever de l'artisanat ou de la vie quotidienne. C'est une barque en plâtre pour le projet *Cayuco* (2012), des chaussures en toile de jute pour celui mené à Zuratoque en Colombie (2013), des fresques murales peintes au café pour les photographies *Paysages arméniens* (2012), des tambours à l'occasion de ma résidence à la Maroquinerie Nontronnaise. Je souhaite que le contexte apparaisse toujours dans l'oeuvre exposée, qu'elle le prolonge matériellement. Je travaille à la manière d'un anthropologue, et mes oeuvres, que je vois comme des prétextes aux rencontres, sont les conséquences de ce qui m'a animé sur place. "

Pour la commissaire d'exposition Daria de Beauvais, " ses oeuvres semblent toujours évoquer un hors-champ : celui d'une rencontre, d'un récit ou d'un parcours dont elles conservent l'empreinte. Ses micro-fictions, faites de bric et de broc, cherchent moins à démontrer ou à documenter qu'à générer une collusion paradoxale entre des temps et des lieux que tout semble opposer. Son oeuvre tire sa richesse et sa poésie de la fréquentation et du détournement des frontières. Les frontières imperceptibles qui séparent la ville de la campagne, l'étranger de l'autochtone, ou celles, bien visibles et barbelées, qui suscitent conflits et déracinements. "

À la Maroquinerie Nontronnaise, située en Dordogne, Marcos Avila Forero s'est attaché aux frontières culturelles, y créant une oeuvre syncrétique qui, en fusionnant époques historiques, spécificités géographiques et cultures locales, en abolit les distances. Avec *Palenqueros*, cinq tambours transformés par leur interprétation en un voyage — " j'aime de plus en plus induire les mécanismes directement dans les titres ", commente l'artiste —, il donne ainsi naissance à un ensemble exprimant le voyage, la métamorphose et le processus de traduction.

Cette traduction, c'est celle qui se produit lorsqu'un élément culturel vernaculaire est pris en charge par un artiste contemporain. Cette métamorphose, c'est celle qui arrive lorsque le signe identitaire d'une culture colombienne spécifique, hérité de l'histoire douloureuse de la traite des Noirs, est réactivé par des savoir-faire occidentaux transmis, de génération en génération, à des milliers de kilomètres de son lieu d'origine. Mais cette translation culturelle, ce jeu de rebonds par-delà l'océan Atlantique, s'enrichit d'une épaisseur supplémentaire au moment où l'artiste — ayant grandi et vivant aujourd'hui entre la France et la Colombie — s'aperçoit qu'il ne constitue pas l'unique trait d'union entre l'ici et l'ailleurs.

En effet, un autre lien, historique, relie ces deux pays qu'un océan sépare : le commerce triangulaire qui, *via* l'Afrique, a constitué l'une des principales routes de communication et d'exploitation de l'Histoire. Méditation sur le déplacement et les migrations, *Palenqueros* devient alors ce creuset entre l'univers de Marcos Avila Forero, les techniques toujours en vigueur au sein d'une manufacture d'excellence, la région où celle-ci se situe et, puisque c'est le coeur de la pratique de l'artiste, les artisans qui y travaillent.

Parrainé par Giuseppe Penone pour participer au programme des Résidences d'artistes de la Fondation d'entreprise Hermès, Marcos Avila Forero a effectué sa résidence entre janvier et avril 2013. Il n'y a nullement dérogé à sa conception de la création artistique comme l'expression plastique d'un contexte. Bien que la situation géographique de la maroquinerie puisse à première vue sembler, pour un artiste habitué aux confins du monde, un environnement très spécialisé, il s'y est établi avec la même curiosité et la même envie d'en révéler les spécificités — celle qui l'inspire lorsqu'il s'établit, en Algérie, à la zone frontalière entre l'Afrique et l'Europe, ou qu'il prend pour cadre la jungle amazonienne. C'est en se documentant et en s'intéressant aux savoir-faire et à l'histoire de la manufacture, comme à ceux de sa grande région, qu'il a pris connaissance de son passé colonial.

Mais Marcos Avila Forero se passionne surtout pour le présent et ceux qui y vivent. Très vite, afin de rencontrer le plus d'artisans possible, il s'est installé au coeur de la maroquinerie, s'aménageant un atelier dans le hall du bâtiment, " un endroit où les personnes ne pouvaient pas ne pas me voir et engageaient facilement la conversation. Elles ont également pu y suivre l'avancée du projet. " Tout en mettant au point ses *Palenqueros* grâce à de nombreuses recherches iconographiques et historiques, au gré de séjours à Nontron et d'allers-retours entre Paris et la Colombie, Marcos Avila Forero a également souhaité bénéficier des savoir-faire des artisans, leur posant la question suivante : en dehors du travail du cuir, quelles sont les techniques et savoirs que vous connaissez et ceux que vous aimeriez apprendre, que vous auriez envie de maîtriser ? Les réponses reçues ont alors constitué autant de pistes de collaborations pour la réalisation d'une oeuvre qui, bien que signée d'un seul, résulte d'un processus collectif et de l'imbrication de nombreuses sources — une oeuvre à la forme venue d'ailleurs mais produite grâce aux savoir-faire d'ici.

Palenqueros, cinq tambours transformés par leur interprétation en un voyage est constituée de cinq tambours, posés au sol ou installés sur des supports en bois maintenus par des lanières de cuir. Leurs formes cylindriques, leurs diamètres et leurs longueurs varient de l'un à l'autre — le plus grand d'entre eux, traditionnellement nommé *pechiche*, mesure 170 centimètres de long pour 33 centimètres de diamètre, le plus petit, le *llamador*, 35 sur 25 centimètres. Comme l'indique son titre, cette oeuvre est la réinterprétation par Marcos Avila Forero d'un objet essentiel de la culture palenque. Il en doit la connaissance à l'un de ses oncles, *cabildo* de sa communauté, dépositaire de la tradition.

La culture palenque se définit par des pratiques sociales, médicales et religieuses ainsi que des traditions musicales et orales issues des racines africaines de ces descendants d'esclaves noirs fugitifs, réunis en communauté dans la région de Carthagène. Parmi leurs traditions, le *son palenquero*, la cérémonie du *lumbalù*, un rite funèbre d'origine bantoue où se mêlent chants féminins, danses et percussions aux rythmes complexes, et ce tambour palenque, instrument à la fois de musique et de communication, notamment destiné à prévenir de possibles menaces. Hérité d'un instrument africain introduit en Amérique latine par le commerce triangulaire, le *palenquero* est cet objet vernaculaire du Nord de la Colombie dont l'artiste s'est inspiré pour en proposer une version du XXI^e siècle, faite de matériaux différents — ceux que l'on trouve en Dordogne — et réalisée grâce à la collaboration d'une trentaine d'artisans de la maroquinerie.

Pour eux comme pour l'artiste, c'était la première fois qu'ils fabriquaient un tambour, Marcos Avila Forero souhaitant en effet créer " un objet différent à partir des gestes habituels ". Ainsi, pour choisir et travailler le bois des fûts, il s'est assuré la collaboration d'un artisan merrandier dont le travail est habituellement de préparer les douves d'un tonneau, soit les planches qui en forment le corps. Ensemble, ils ont choisi le bois de châtaignier, lequel se trouve être celui autrefois utilisé pour les tonneaux transportant sur les navires du commerce triangulaire les fruits du labeur des esclaves. Pour les câbles destinés à assurer la tension des structures, il s'est rendu aux Cordelleries de Varaignes, un autre village de Dordogne, afin d'étudier les techniques du cordage, se décidant pour des cordes en chanvre, identiques à celles utilisées sur les voiliers. Chacune d'entre elles est alors tendue par des cales en bois dont les extrémités ont été brûlées. Enfin, chacun des tambours est recouvert d'une peau humidifiée afin d'être tendue sur les fûts puis retenue par un cercle de cuir. Traité à la chaux par des tanneurs, il s'agit d'un cuir en parchemin, identique à celui qu'utilisaient les cartographes de l'époque coloniale. Sur ces peaux, Marcos Avila Forero a reproduit des gravures représentant paysages et scènes typiques du monde colonial, notamment la production de matières premières par des esclaves : le cacao, le café, la coca, la canne à sucre, le tabac. Réalisés au charbon, grâce au bois brûlé des cales, ces dessins viennent en quelque sorte faire retour sur l'origine de ses oeuvres, tout en nouant un nouveau faisceau de références avec le contexte local de la maroquinerie, en l'occurrence les grottes de Lascaux que l'artiste a visitées en compagnie d'artisans de la manufacture.

" Je ressemble à celui qui emporte toujours dans sa poche une pierre de sa maison pour montrer au monde comment c'est chez lui", aime à dire Marcos Avila Forero, citant Bertolt Brecht. Fidèle à sa démarche, Marcos Avila Forero a conçu une oeuvre-creuset qui relie les cultures et résulte d'une création commune. Elle est également une oeuvre à expérimenter puisque l'artiste insiste sur sa dimension musicale d'instrument, celle qui lui permet d'être jouée à plusieurs occasions — comme lors de son exposition au palais de Tokyo en juin 2013 — et de retrouver ses origines bantoues et ses capacités d'émancipation au-delà des mers et des siècles.

Clément Dirie

Moukimbi Moukengui
Marcos Avila Forero
05.10.2013 – 04.01.2014

Le travail de l'artiste colombien Marcos Avila Forero est immergé dans la réalité complexe et parfois violente de situations politiques et sociales identifiées dans lesquelles il s'engage personnellement et artistiquement. Ses œuvres mêlent ainsi expériences et éléments constitutifs de ces contextes. Elles portent l'empreinte de rencontres, de récits ou de parcours. Ce sont des micro-fictions faites de bric et de broc, qui cherchent moins à démontrer ou documenter qu'à confronter des temporalités et des géographies qui n'auraient pas dû se rencontrer. Ainsi, l'exposition évoque les déplacements du peuple Bantou, originaire d'Afrique équatoriale à travers l'Amérique latine, l'Afrique du nord et l'Europe.

Palenqueros (2013) est une série de tambours emblématiques de la culture Palenque, communauté issue à l'époque coloniale des territoires rebelles d'Amérique Latine bâtis par des fugitifs noirs. Ces instruments sont eux-mêmes à l'origine, une adaptation des tambours bantous d'Afrique. Poursuivant son investigation des logiques de déplacement et de migration, Marcos Avila Forero les fait réaliser par des artisans en Dordogne, région source de ravitaillement en matières premières des galions du commerce triangulaire.

Cayuco, 2012

La vidéo *Cayuco* (2012) réalisée au Maroc à proximité d'Oujda met en scène le parcours d'une reproduction en plâtre d'un "Cayuco", une embarcation notamment connue pour la traversée des clandestins en Méditerranée. Poussée à même le sol durant plusieurs jours sur une route entre la frontière algérienne fermée et l'enclave espagnole de Melilla, ultime étape africaine des candidats à l'exil, cette sculpture s'use progressivement et laisse trace dans son sillage de son voyage jusqu'à la montagne de Gourougou.

La troisième proposition, réalisée in situ, est un dessin mural qui reprend par le trait engagé et poétique de l'artiste la logique cartographique qui sous-tend toute l'exposition.

Etienne Bernard

Sous un beau soleil de printemps 2011 (l'expo s'est déroulée en juin) je me suis rendu à pied aux Beaux Arts de Paris pour découvrir les jeunes étudiants d'art primés de la promotion 2010.

J'ai suivi le parcours et suis tombé sur une première œuvre de Marcos Avila Forero (*À San Vicente, Un Entraînement*). Il s'agissait d'une œuvre à la fois très généreuse de par l'espace important qu'occupait spatialement l'œuvre et en même temps d'une grande richesse picturale. J'aime cette idée de s'être servi d'armes de guerre factices, morceaux de bois sculptés, brûlés en leurs bouts, pour dessiner sur le mur une forêt où se mêlent toutes les difficultés d'une jungle colombienne... L'œuvre était accompagnée d'une bande son de voix guerrières d'hommes et femmes, simulant la guerre, enregistrées dans la forêt colombienne. Se dégageait de ce travail une force tant plastique qui m'a à la fois ému et parlé.

En montant à l'étage je méditais encore sur l'impression que j'avais eue en découvrant cette œuvre. J'ai été confronté à un dialogue entre deux vidéos projetées simultanément sur l'itinérance d'un manati (animal qui vit dans les eaux du fleuve Amazone). Marcos l'avait sculpté en grandeur nature, avec l'aide des artisans locaux dans le bois d'un arbre emprunté à la forêt Amazonienne. Il s'agissait pour lui d'une forme de performance en même temps que d'un parcours parsemé d'embûches et de difficultés pour amener le monstre dans les eaux. En découvrant cette vidéo pleine de promesses, je ne peux m'empêcher de penser au travail de Francis Alys, artiste majeur de sa génération. Comme lui, il est question de performance. Alys se sert à la fois de codes occidentaux et de matériaux non pérennes pour alimenter et illustrer ses projets au cours de la déambulation quand Marcos s'appuie sur des référents culturels propres à l'histoire des lieux dans lesquels il va travailler, à travers l'itinérance. Dans les deux cas les démarches sont passionnantes. Je pense que Francis utilise des matières dégradables (glace, peinture...) qui disparaissent avec le temps, tandis que Marcos construit des pièces artisanales en référence à un contexte d'origine avec lesquelles il réalise des actions. Il est question de performances surréalistes et absurdes chez Francis alors qu'il s'agit chez Marcos de performances intimes, nostalgiques liées à sa propre histoire. On retrouvera cette notion fréquemment dans son travail. Je pense notamment à l'œuvre de la barque qu'il a utilisée au Maroc et qui a fait l'objet d'une belle vidéo, faite à la suite d'une performance lors de la manifestation de la Nuit Blanche à Paris en 2012...

Avec le recul et sans entrer dans plus de détails, ce qui marque son œuvre c'est qu'il détourne et utilise comme base de travail artistique des éléments, qui ont pour rôle dans la vie ordinaire de véhiculer, circuler et transporter... Il utilise souvent les matériaux locaux de la Colombie qui sont très importants pour le commerce et la survie des populations. Je pense aux références à la toile de jute, aux tatanes, aux palettes, aux barques, au camion... qui sont tous des « supports » de transports vitaux utilisés de façon récurrente par l'artiste. Il va jusqu'à se servir de café dilué à l'eau pour marquer l'empreinte du pays Arménien sur les murs des habitations locales colombiennes... Sur la forme, il y a une grande tonalité de couleurs ocres. Comme pour mieux panser les plaies des choses qu'il voit dans ces voyages, il lui arrive même d'utiliser le Mercurochrome dans ses dessins.

Marcos est investi de toute sa personne dans son œuvre. Il me surprend par son intelligence, par sa grande générosité plastique et humaine. Je suis en attente et curieux des œuvres à venir. Il s'agit à mon sens d'un artiste qu'il faut suivre de près tant il a encore des choses à dire...

Bonne visite !!!

Vincent Bazin

Vidéos, fresques, performances ou installations, les oeuvres de Marcos Avila Forero (né en 1983, vit et travaille à Paris) semblent toujours évoquer un hors-champ: celui d'une rencontre, d'un récit ou d'un parcours dont elles conservent l'empreinte. Ses micro-fictions faites de bric et de broc cherchent moins à démontrer ou documenter qu'à générer une collusion paradoxale entre des temps et des lieux que tout semble opposer. Ce travail tire sa richesse et sa poésie de la fréquentation et du détournement des frontières. Les frontières imperceptibles qui séparent la ville de la campagne, l'étranger de l'autochtone, ou celles, bien visibles et barbelées, qui suscitent conflits et déracinements. À une époque de démultiplication et de dématérialisation des flux, Marcos Avila Forero réinscrit les déplacements et les migrations dans leur durée et leur matérialité, leur redonne un sens et une substance trop souvent négligés. Comme dans ces *alpargatas* de Zuratoque, ces chaussures de fils de jute, que l'artiste a fait fabriquer par des paysans colombiens déplacés dans des bidonvilles à cause du conflit armé permanent en Colombie. Les fils employés pour la fabrication des chaussures proviennent de sacs de jute sur lesquels les familles ont inscrit leur propre histoire. Motif récurrent dans son travail, la barque, qu'elle soit de plâtre ou de carton, devient le symbole instable de ces tentatives d'échappée au sort incertain. L'humain, que l'artiste place au centre de son oeuvre, est paradoxalement celui qui patiente aux marges, attendant interminablement «le bon moment» pour sauter le pas.

Daria de Beauvais

Diplômé en 2010 de l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-arts de Paris avec les félicitations du jury, Marcos Avila Forero part en 2011 en Amazonie pour réaliser A TARAPOTO, UN MANATÍ, œuvre qu'il présente à l'exposition Le Vent d'Après et obtient le Prix Multimédia Des Fondations De Beaux-Arts. En 2012 il voyage à la frontière entre le Maroc et l'Algérie (fermée pour conflit diplomatique) et réalise la vidéo CAYUCO. En 2013, après avoir reçu le Prix Découverte Du Palais De Tokyo, il voyage en Colombie et travail avec des populations déplacées par le conflit armé dans un bidonville nommé ZURATOQUE, prénom qu'il donne à une de ces œuvres et à une exposition individuelle au Palais De Tokyo. Il a récemment été invité par Giuseppe Penone pour réaliser une résidence d'artiste avec la Fondation d'Entreprise Hermès, qui a donné lieu à une deuxième exposition au Palais De Tokyo.